Astrid Éliard

Sacrée Marie !

roman

MERCVRE DE FRANCE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

NUITS DE NOCES, Mercure de France, 2010. (J'ai lu n° 9452) (Grand Prix SGDL de la nouvelle 2010, prix Ozoir'Elles 2010)

DÉJÀ L'AUTOMNE, Mercure de France, 2011.

Extrait de la publication

SACRÉE MARIE !

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Astrid Éliard

SACRÉE MARIE !

ROMAN

MERCVRE DE FRANCE

Avec le soutien du

© *Mercure de France, 2012*

Pour Vincent

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Et pourquoi tout cela ? Pourquoi, tantôt enceinte, tantôt allaitant, toujours exténuée et acariâtre, détestée de mon mari et fastidieuse à tout le monde, aurais-je vécu des jours pleins de tourments ? Pour laisser une famille malheureuse, pauvre, mal élevée !

TOLSTOÏ, *Anna Karénine.*

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Marie

Pendant plusieurs jours, Cornélius et Marie virent défiler les camionnettes devant leur maison. C'était toujours le même ballet. Le véhicule arrivait doucement, presque clandestinement. Il s'approchait de la vieille Volvo blanche de Cornélius, comme un chien qui renifle le derrière d'un autre chien, et se tenait prêt à repartir fissa, à la moindre alerte.

Un des types — en général, ils étaient deux — abaissait sa vitre, passait une tête dehors, et criait, avec le ton de celui qui ne crie pas pour quelqu'un mais pour se voir confirmer l'absence, le vide : « C'est ici, le frigo ? » Mais les livreurs ne faisaient jamais erreur. D'ailleurs, Cornélius leur indiquait scrupuleusement le chemin avant qu'ils viennent. Il fallait prendre la route qui était parallèle à l'ancienne voie ferrée, puis la D60 jusqu'au barrage. Est-ce qu'il voyait le barrage ? Bon, ben ils habitaient à vingt minutes, une demi-heure, de là. On pouvait dire qu'ils étaient isolés, oui… Après le barrage, tout droit jusqu'à Vivanon. Et une fois à Vivanon, il fallait traverser le village sans quitter la D60, et prendre à droite un chemin de terre

Extrait de la publication

bordé de bruyère et de ces arbres torturés qui poussaient dans la région, des cupressus. La maison était au bout de la sente, à même pas cent mètres.

À chaque fois qu'ils arrivaient au bout du chemin, le sentiment de s'être perdus, d'avoir raté un embranchement ou un panneau, étreignait les deux hommes. Pourtant, qui d'autre, dans les environs, aurait eu besoin d'un fauteuil ou d'un frigo neufs ? « Oui, c'est bien ici », répondait Marie en passant son ventre, puis tout son corps, hors de la maison. Elle se tenait cambrée derrière son nombril triomphant, poussé hors de sa cavité par les coups de pied du bébé qu'elle portait. Son sourire irradiait d'innocence — des gens qui la verraient pour la première fois parleraient peut-être de stupidité —, et alors elle accueillait les deux gars qui essuyaient la transpiration sous leur casquette à logo et refusaient, sans doute pour cette raison, la main que leur tendait la maîtresse de maison.

Ce matin-là, le ballet recommença. Le conducteur de la fourgonnette vit les toits de Vivanon doucement décliner dans le rétroviseur alors qu'il s'engageait sur le chemin de terre. Il reconnut les cupressus, il reconnut l'étendue de bruyères. Il en reconnut l'idée, l'image, car en réalité il ne voyait ni cupressus ni bruyères. Il voyait un désert que la nature elle-même avait abandonné. Les arbres ressemblaient à ces oiseaux englués de pétrole après une marée noire, leurs ailes déployées révélant de misérables envergures et de misérables corps sans chair ni plumes, emprisonnés sous une camisole visqueuse. Le mauve des bruyères avait passé sous la poussière. Étaient-elles seulement comestibles pour des insectes, ces bruyères ? Ne parlons même

Extrait de la publication

pas des abeilles, qui sont des fines bouches, mais de ces bestioles qui se contentent de peu ou d'exécrable ?

Il y avait une telle âpreté dans ce paysage qui défilait derrière les vitres de la camionnette que le passager reprit en main la carte routière sur ses genoux pour essayer d'y lire, noir sur blanc, leur fausse route. Car il y avait erreur, c'était évident. Si des hommes avaient vécu là, des êtres humains doués d'intelligence et de sensibilité, qui aimaient chanter des chansons et faire l'amour, qui avaient une mémoire, un passé, une famille, qui riaient et pleuraient — même les pires spécimens de la race humaine savent rire et pleurer —, si des hommes avaient vécu là, donc, ils auraient forcément tempéré la brutalité de ce paysage. Ils auraient damé la route de leurs passages, adouci, avec leurs regards, les arêtes coupantes des arbres et la désespérante sécheresse des bruyères qui couraient sur la plaine.

« C'est la foudre ou quoi, qui est tombée ici ? » demanda le plus jeune, qui conduisait. Il vit enfin surgir la maison au bout du chemin, mais elle ne lui inspirait aucune familiarité, et il ne parvint pas à imaginer qu'elle fût la bonne, celle du canapé. Comme d'habitude, le véhicule frôla la façade au pas, cahotant, comme s'il toussait. Le passager allait sortir sa tête hors de l'habitacle et crier : « Hé ! On a un canapé, là, et… », mais Marie, précédée par son énorme ventre, se présenta avant même qu'il ne rassemble sa salive. Elle vint à la rencontre des deux hommes avec ce drôle de sourire, si pur et si généreux. Est-ce qu'on pouvait faire confiance à un sourire comme ça ? Est-ce qu'on pouvait lui rendre la pareille, ou n'allait-il pas, sous prétexte d'amour ou d'amitié, vous bouffer les dents ? Est-ce qu'il ne présu-

mait pas un peu trop de la bonté des gens et du monde autour ? Toujours est-il que les livreurs se dirent qu'ils déchargeraient vite, et que plus vite ils se tireraient d'ici, mieux ça vaudrait.

La civilisation avait trouvé dans cette maison au milieu du désert un asile inattendu. Il était relié au reste du monde par l'écran noir, vide, de la télévision, et par quelques livres aux titres obscurs, des traités de médecine, dans la bibliothèque. Les livreurs, qui avaient imaginé on ne sait quel intérieur dégénéré, furent étonnés de l'harmonie des lieux, de la propreté du sol, de la fonctionnalité du mobilier. Des fauteuils, un crapaud et une bergère à la tapisserie élimée, laissaient supposer que les habitants avaient une ascendance qui les leur avait légués, et l'idée que ces gens puissent avoir une famille, des gardiens, vivants ou morts, rassura les deux hommes qui étaient encore troublés par la vue des arbres décharnés sur la route. Ils installèrent sous une fenêtre le nouveau canapé rouge, « sang-de-pigeon », comme il était indiqué sur le catalogue de la boutique. Le meuble vint poser ses pieds de velours sur le parquet, avec la suffisance du roi du salon.

Marie observait avec excitation ce nouveau chez-soi, qu'elle avait composé pièce par pièce, seule, car Cornélius n'était pas homme à mettre son nez dans des histoires de canapé. Une fois qu'elle fut certaine, tout à fait certaine, que le sang-de-pigeon ne jurait pas sous la fenêtre, entre la bibliothèque et le petit guéridon du téléphone, elle se tourna vers les deux livreurs avec une expression de souci sincère :

Extrait de la publication

« Vous allez retrouver votre chemin ?

— Oui oui, répondirent-ils de concert, en calant leur casquette sur la bosse de l'os occipital.

— Parce qu'on est loin ici… de plus en plus loin, même. » Elle souleva sa longue robe ample qui dissimulait jusqu'à ses pieds, pour poser un genou sur le canapé, et atteindre la fenêtre. « Vous voyez cette forêt, là-bas ? Vous n'allez pas me croire : elle recule. Si, si, je vous assure. Avant, oh, je ne sais pas exactement quand, on vient d'arriver, mais on m'a dit qu'*avant*, la forêt frôlait la maison, et qu'il y avait des arbres juste là, leurs branches grattant la façade. Vous avez vu comme elle est loin maintenant ? »

Les deux hommes suivaient poliment du regard son index qui cognait la vitre, faisait des tours dans l'air. Puis l'un d'eux décrocha, tomba sur les bouillons de tissu de la robe, et arrima ses yeux à la jambe nue de Marie. Ses chevilles avaient disparu, avalées par son mollet, gros, enflé, et saturé de veines tortueuses que l'homme imputa à la grossesse.

« C'est pareil pour Vivanon », reprit Marie, qui s'assit lourdement sur le canapé, les deux fesses bien à plat, étape indispensable pour qu'elle puisse se relever sur ses deux jambes. « Aujourd'hui, Vivanon est un point minuscule sur la carte, mais avant c'était un gros village, qui comptait beaucoup plus de maisons qu'aujourd'hui. Tenez, l'année dernière encore il y avait un médecin, ici. Mais il a fini par s'installer en ville, ben oui, c'est comme ça, tout le monde s'en va… Mon mari s'est dit qu'il pourrait le remplacer, poser sa plaque, alors on a déménagé. » Pendant une demi-seconde, elle fixa un point sur le canapé, comme pour

reposer ses yeux. Les deux livreurs faillirent en profiter pour dire qu'ils devaient s'en aller, mais elle ne leur en laissa pas le temps, et reprit sur un ton très familier, comme si elle avait connu les types en casquette de longtemps :

« C'est quand même fou cette histoire de forêt, vous ne trouvez pas ? Vous savez, moi ça me fait penser à la fonte des neiges. Alors que les océans se remplissent, les forêts et les villages disparaissent. Mais nous, nous on est là, déclara-t-elle en tapotant sur son ventre, et on le fera vivre cet endroit ! Ah, j'oubliais. Attendez une petite seconde, elle traversa le salon à petits pas rapides jusqu'à son sac à main, d'où elle sortit un billet.

« On n'a pas le droit d'accepter les pourboires, madame.

— Pas le droit ? » répéta Marie. Un sourire coquin traversa son visage, à peine estompé par sa timidité qui ne savait trop quoi faire de cette audace inopinée : « Oh, on peut bien faire une petite exception… vous avez été si gentils…

— Je regrette, madame. C'est comme ça, c'est la règle, on n'a pas le droit…

— Ah… Alors, je vous offre à boire, d'accord ? Un verre, et on est quittes.

— Merci, mais on a tout ce qui faut dans le camion. »

Marie n'était pas vexée, pas encore, elle possédait en elle une source, une réserve secrète d'optimisme, qui débordait, débordait, si bien que les deux hommes avaient de la marge, avant que leurs refus ne viennent attaquer l'os de son orgueil.

« J'ai de la bière à la cuisine, suivez-moi. » En prévision de la livraison du frigo et du reste, elle en avait acheté deux

Extrait de la publication

grands packs. C'est ce que boivent les livreurs, non ? s'était-elle demandé au supermarché.

Les deux types se tournèrent l'un vers l'autre, et durant un très bref et invisible conciliabule, il se dit que le plus jeune des deux gars trouverait une astuce pour qu'ils se tirent d'ici sans boire de bière.

« Jamais pendant le service, madame », dit-il. Il insista bien sur « madame », pour lui faire comprendre que ce n'était pas négociable. « Au revoir. »

Ils soulevèrent leur casquette en même temps. Le plus vieux avait envie de se marrer. « Elle a même pas vu qu'on se foutait de sa gueule, la pauvre. » Il ouvrit cependant la porte, alors que l'autre sortait les clés de la camionnette.

Qui allait boire toute cette bière ? Elle l'avait achetée pour eux, et eux qu'est-ce qu'ils faisaient ? Ils arrivaient, éventraient leurs cartons, « hop là, attention à vous, ma petite dame », branchaient leurs câbles, leurs machins, et puis ils repartaient. Hé quoi ? se disait Marie. Elle parlait tout haut, comme si elle avait besoin d'entendre sa propre voix pour donner une existence à sa pensée. Par moments, saisie par l'absurdité de ne parler à personne d'autre qu'à elle-même, elle se mettait à chuchoter. On ne pouvait pas bavarder ? Se raconter un petit morceau de nos vies ? Non, non, il fallait monter le fauteuil, poser le canapé, brancher le frigo, et partir, vite vite vite. Surtout pas échanger de sympathie, de geste amical… Holà ! un geste amical ? et puis quoi encore ? ! Mon dieu comme les gens devaient être seuls pour refuser le moindre dialogue, ils étaient soi-disant pressés, n'avaient pas le temps… Elle avait *tout* son temps,

et justement il ne lui avait jamais semblé si long, si lent, si interminablement calme, voluptueux et reposant que depuis sa grossesse, un peu comme de très très grandes vacances.

Les bouteilles de bière, qui exsudaient des gouttes glacées, se tenaient au garde-à-vous dans le bac à légumes du réfrigérateur. Marie se dit qu'elle pourrait s'en faire des shampoings, éventuellement en mettre quelques gouttes dans de la pâte à crêpes. Hum… douze bouteilles, ça faisait beaucoup... Finalement, elle en attrapa une, furtivement, comme une gamine qui fauche un billet dans le porte-monnaie de sa mère, elle envoya valser sa longue natte brune par-dessus son épaule, et, tout en surveillant la porte de la cuisine, décapsula la bouteille et ficha le goulot dans sa bouche.

Elle but trop vite, de grandes gorgées qui lui firent monter les larmes. Mais comme c'était bon ! Aaah, résonna son gosier repu. Elle ressentit immédiatement une légère, une délicieuse ivresse. Si Cornélius apprenait ça… Oh, elle savait parfaitement comment ça se passerait, il regarderait son ventre, l'air de réfléchir à la façon dont le bébé pourrait finir tranquillement sa gestation à l'abri du bain d'alcool de la matrice maternelle. Marie faisait couler dans sa gorge les dernières gouttes amères, quand la voix de son mari retentit :

« Maaaariiiie ! Arrive ici ! »

Elle sursauta et se rua vers l'évier pour se rincer la bouche.

« Ma-rie », redit la voix avec douceur, cette fois-ci, comme si elle avait compris que c'était le seul moyen de se faire entendre.

Extrait de la publication

« Ma-rie, ma petite rie », répéta Cornélius, conscient de l'amour irrésistible qui jaillissait de ses paroles. Marie adorait être « sa rie », « sa risette », « son petit rie », ça lui chatouillait les oreilles comme une berceuse, une chanson d'amour.

Marie épousseta sa robe, comme pour désincruster une délictueuse odeur de bière, et remit sa longue natte sur sa poitrine.

« Je suis là ! » cria-t-elle dans le vide, les yeux levés vers le plafond, et ce grand sourire qui attendait tant de l'avenir.

Extrait de la publication

Cornélius

Cornélius était à quatre pattes, le menton collé au sol et le dos parfaitement plan, menant au promontoire de ses fesses, qui flottaient dans des poches de jean trop grandes pour elles. Un crayon à papier au bout mâchonné dans la bouche, un mètre mesureur à la main, il rampait à terre, et marmottait des chiffres, 4,50, 1,13, qu'il notait sur un bout de carton qui lui servait de bloc-notes. De temps à autre, il se mettait debout afin d'avoir une vue générale, à hauteur d'homme, de la pièce. Mouais… y avait du boulot…

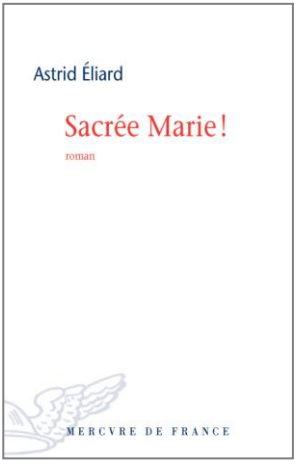
Dans une grande cantine en fer, il avait entreposé sa pharmacie personnelle, des dizaines de fioles remplies de liquides de toutes les couleurs, plus ou moins toxiques, dangereux, qui murmuraient entre elles comme les pendeloques d'un lustre baroque dans une pièce traversée de courants d'air. Il leur fabriquerait une armoire spéciale à fixer au mur, avec des portes grillagées et un cadenas, en prévision des enfants qui allaient naître. Au milieu, il y aurait son bureau, là, voilà, comme ça, pile au milieu, et dans ce petit coin, caché derrière un paravent, il placerait

Extrait de la publication

Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 11 avril 2012.
Dépôt légal : avril 2012.
Numéro d'imprimeur : 81944.

ISBN 978-2-7152-3289-1/Imprimé en France.

243427



Sacrée Marie !
Astrid Éliard

Cette édition électronique du livre
Sacrée Marie ! d'Astrid Éliard
a été réalisée le 21 décembre 2012
par les Éditions du Mercure de France.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715232891 - Numéro d'édition : 243427).
Code Sodis : N52855 - ISBN : 9782715232914
Numéro d'édition : 243429.

Extrait de la publication